

# C'est d'ici que nous nous regardons

Emné Nasereddine

Number 823, Winter 2023–2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103581ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Centre justice et foi

## ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this document

Nasereddine, E. (2023). C'est d'ici que nous nous regardons. *Relations*, (823), 66–67.

# C'EST D'ICI QUE NOUS NOUS REGARDONS

*Dialogue poétique entre les mots de la poète Emné Nasereddine et les œuvres de l'artiste visuelle Maryam Izadifard*

Au premier regard, elle avance la nuit en touchant du bois pour se cacher dans un autre visage. Elle avance, seule au milieu d'une cabale, avec la soif enfoncée dans chaque caillou et des mots coagulés au niveau des artères, à l'évidence la langue de sa mère.

Elle s'arrête à ma fenêtre, ses yeux posés sur les miens, sa vie posée sur la mienne sans que rien ne se passe, sans qu'un bruit ne résiste entre nous.

Je ne sais pas qui regarde qui.

Je sais que ma fêlure et la sienne ont la même texture, que nous sommes mourantes avec des nuages qui s'ouvrent dans le ciel glauque, sans odeur, et qu'entre nous, les amandiers fleurissent toutes les saisons car les époques sont déjà passées.

Sa fêlure calquée sur la mienne. Ou inversement.  
Je pense que c'est d'ici que nous nous regardons.

Au deuxième regard posé sur elle, elle est tranquille comme la poussière.  
Elle me fait signe de la suivre, elle me fait entrer dans son rêve.

Les draps s'enfoncent dans ma peau et nos os grincent ensemble.

Ce qui advient :  
mes dents se déboitent, elles sortent de l'espace.  
Il y a des sons qui s'échangent entre nous.  
Je ramène le bruit à son centre et la forêt à son nid.  
Il y a du vent dans les arbres, dans mes gestes, dans mon cœur.  
Il y a le commencement du langage vers l'arrière de ma gorge.  
La rivière salive, les galets aussi. Sur fond bleu, une montagne effondrée.  
J'aimerais lui dire que je reconnais les lieux. Que j'y ai vécu une enfance.  
Quand j'ouvre la bouche, les mots sont dépareillés.  
J'ai une émotion.  
C'est un va-et-vient.  
Son regard pénètre mes os.  
Mes os pénètrent ses dents.  
Ses dents pénètrent mon centre.  
Le centre est une émotion.  
L'émotion est un geste  
qui éclate sur ma parole.

*Que c'est nous,  
nous l'oublierons*



Maryam Izadifard, toile de la série *Put yourself in my shoes*, techniques mixtes, 67 cm x 62 cm, 2011.

À partir de là, tout mon corps s'envagine dans un tableau.  
Ça ressemble à un mur qui s'effondre sur ma pensée  
ou à un couteau qui empale ma voix. Je sens l'eau gonfler  
dans notre rêve et le sang mourir dans les langes.

Je sens mes muscles prendre racine dans le rêve.  
Je sens mon œil s'éteindre à petit feu.

Je casse le temps avec la pierre restante et la terre s'éloigne  
de moi. Comprenez-vous ce que je vous confie ?

C'est comme si nous vivions en sens inverse et moi, avec  
des mots de malaise, je croyais encore à l'innocence  
dans le silence.

Tiens c'est comme un soleil qui se disperse.  
Ça existe dans la tête et dans l'autre lieu.

À mon réveil, j'ai une blessure entre mes jambes  
et une berceuse au bout de ma langue.

J'ai vieilli dans l'événement.

Une croix est posée sur mon lit.  
Les heures ont fleuri et elle n'est plus là.

Si je pouvais à travers elle retourner la question,  
son rire ne déborderait pas.

Il est important.